

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.
- Additional comments / Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

CANADA-REVUE

SUITE DU CANADA ARTISTIQUE

POLITIQUE -- LITTÉRATURE -- THÉÂTRE -- BEAUX-ARTS

VOL. III

MARS 1892

No. 3

LA LIBRE PAROLE

Depuis la fondation du CANADA-REVUE, toutes les fois qu'il a fallu dire la vérité, même dans des occasions où c'était désagréable, nous n'avons jamais hésité à aller de l'avant, en dépit des prédictions désastreuses que des amis, animés des meilleurs sentiments, sans doute, nous ont faites à maintes reprises. Nous sommes heureux de constater que la Revue, tout en conservant son caractère, a pu résister aux coups qui lui ont été portés par des adversaires déloyaux qui se cachent pour mieux détruire ceux qui leur portent ombrage, et ne courbent pas la tête lorsque des ordres arbitraires sont donnés au nom d'une autorité que nous ne pouvons pas admettre en matière politique.

Cette attitude de la Revue lui a gagné de nombreux adhérents et amis qui ne regrettent qu'une chose : c'est qu'elle ne soit pas publiée plus souvent. Notre directeur étant dans l'impossibilité, en raison de ses ressources, de rencontrer les vues des personnes qui veulent que le journal soit publié toutes les semaines, a offert de former une compagnie commerciale par actions avec responsabilité limitée.

Notre liste de souscription, ouverte à la fin de mars, se couvre rapidement, et nous espérons être en état de demander des lettres-patentes à la Législature dans une quinzaine de jours.

Le montant des actions est de \$10,000 par actions de \$10, et plus de \$7000 ont été souscrites en quelques jours. Le chiffre minime des actions (\$10) permet à tout le monde de contribuer à une œuvre que nous croyons utile. Nous enverrons des prospectus à tous ceux qui nous en feront la demande.

Les questions que le CANADA-REVUE hebdomadaire sera appelé à traiter sont multiples et de grand intérêt public.

Au premier rang se placent tout naturellement l'éducation primaire et l'éducation supérieure. Nous avons dit à plusieurs reprises que tout le système est faux, et nous maintenons ce que nous avons avancé, et nous le prouverons par des faits.

Les exemptions de taxes, les privilèges et autres vieilleries doivent disparaître.

L'intervention indue du clergé dans la politique ne peut plus être tolérée.

Les monopoles des livres d'école attireront notre attention toute spéciale.

Notre gouvernement municipal demande également des changements radicaux, tant dans les hommes que dans les méthodes, pour être à la hauteur des besoins sans cesse croissants de notre ville ; le système actuel d'octroi à de puissantes compagnies des monopoles de transport — tramways à traction animale ou électrique ; d'éclairage, soit au gaz, soit à l'électricité, doit être modifié entièrement pour nous permettre de jouir avec avantage des progrès qui s'opèrent chaque jour dans ces branches diverses du bien-être général.

Nous étudierons également et ferons connaître à leur juste valeur les droits et titres à la charité publique des nombreux solliciteurs de tout genre et de toute dénomination qui viennent assaillir nos domiciles et nos bureaux sous des prétextes nombreux, mais généralement tendant à l'agrandissement constant d'établissements déjà beaucoup trop vastes et encombrants pour nos humbles ressources.

La vente des liqueurs, la tempérance et la prohibition, ainsi que les autres questions qui s'y rattachent, feront

l'objet d'études sérieuses et impartiales où nous nous dégageons de toute considération extérieure pour juger sainement des différends soulevés en rendant ample justice à tous eu égard aux droits acquis, à la liberté commerciale, tout aussi bien qu'à la morale.

Nous verrons aussi à discuter la possibilité de la formation d'un *Greater Montreal*, englobant toute l'île de Montréal, en constituant dans les faubourgs ainsi annexés une réserve de terrain et d'espace où la classe ouvrière trouvera pour longtemps encore la jouissance de son cottage et évitera l'empiètement des *tenements* qui la tuent dans les grands centres américains, et en lui fournissant largement l'air et la verdure.

Le CANADA-REVUE entend poser toutes ces questions sociales, politiques et municipales, s'il y a lieu, sur le terrain de l'absolue égalité des deux races qui se partagent notre ville. Par exemple, nous combattons de toutes nos forces ce préjugé d'un chevaleresque idiot en vertu duquel la majorité canadienne de notre province a fait à la minorité anglaise une foule de concessions dont on ne nous a jamais su gré et qui sont aujourd'hui réclamées comme des droits acquis. Nous exigeons pour nos compatriotes leur droit, rien que leur droit, mais tout leur droit.

La république voisine où tant de nos compatriotes restés bons et braves canadiens, ont été chercher le pain et l'instruction qu'on leur distribuait ici trop parcimonieusement attirera certainement notre attention suivie, et nous nous tiendrons en relations intimes avec les centres de nos nationaux qui nous représentent là-bas et dont nous pouvons être un jour poussés à nous rapprocher davantage.

A. FILIATREAU.

UN PROGRAMME POLITIQUE

« Assurez-vous d'abord, disent les Américains, que vous avez raison, et alors, poussez votre pointe. »

Mais, avant même d'examiner si ce que l'on veut est bien, il faut savoir ce que l'on veut ; en d'autres termes, il faut arrêter son programme. C'est là précisément ce qui manque au parti libéral de notre province.

Ce parti a des aspirations, il est vrai ; nous pouvons même dire que ces aspirations ont un certain caractère de noblesse et qu'elles sont bien faites pour enthousiasmer les populations ; mais il y a loin de ces vagues désirs, que chacun caresse dans ses moments de rêverie, à un programme bien arrêté, qui donne un corps à des sentiments indéfinis et qu'on présente, sous une forme tangible, à l'électorat, en l'invitant à travailler à sa réalisation.

Pendant la campagne électorale du printemps dernier, le parti libéral croyait avoir un programme : c'était celui de la Réciprocité Illimitée. Malheureusement pour lui, ses chefs n'ont pas su se maintenir sur le terrain qu'ils avaient

choisi. Ils ont permis à l'ennemi de les attirer sur un tout autre champ de bataille, — celui de l'annexion aux Etats-Unis, — et on les a vus passer tout leur temps à se défendre. Or, la défensive, généralement défavorable aux troupes qui se battent en rase campagne à coups de canon et de fusil, est une attitude toujours désastreuse dans les luttes électorales. On l'a bien vu, le 5 mars 1891, jour où l'armée libérale du Dominion a essuyé une nouvelle défaite.

Aujourd'hui, d'ailleurs, l'occasion d'arracher la victoire à la fortune de la guerre en arborant le pavillon de la réciprocité illimitée, est passée pour ne plus revenir. Oui, cette réciprocité est morte et bien morte ; les libéraux doivent l'admettre, quelque pénible que cet aveu soit pour eux. Il ne reste plus debout que la Réciprocité Commerciale, et celle-là le peuple canadien n'en voudra jamais, car elle lui apporterait tous les désavantages de l'annexion sans lui assurer ses principaux avantages.

Voilà donc le parti libéral sans programme, semblable en cela à un navire qui, livré à tous les hasards d'une navigation périlleuse, n'aurait pas même de destination. « A quoi bon, se diraient les passagers, s'exposer aux dangers de l'océan, si l'on ne sait où l'on va ? » Il n'y a pas de voyageurs qui consentissent dans ces conditions à prendre passage à bord de ce bâtiment.

Aussi, croyons-nous que si le parti libéral ne présente pas au plus tôt de programme à l'électorat, la désertion continuera à éclaircir ses rangs et que ses troupes ressembleront bientôt à celles de certaines républiques de l'Amérique du Sud dont les cadres d'officiers sont au grand complet, mais qui n'ont presque pas de soldats. Il restera encore au parti libéral de notre province des chefs, des meneurs, des cabaleurs, des journalistes, des orateurs ; mais il n'aura plus de soldats, c'est-à-dire d'électeurs.

« Sire, écrivait un général à Napoléon Ier, mes lapins n'ont point de pain ; point de pain, point de lapins ; point de lapins, point de victoire. » Les lapins, pour ce général au style laconique et imagé, c'étaient les soldats ; pour un parti politique, ce sont les électeurs, et le pain, c'est le programme dont on nourrit leurs aspirations politiques.

Mais qui donnera au parti libéral le programme indispensable et qui lui fait défaut ? Sera-ce le chef ? — Ce n'est pas là la spécialité qu'on lui demande. Son rôle est de dresser des plans de campagne, « d'organiser la victoire, » pour nous servir de l'expression du premier des Carnot ; mais ce n'est pas à lui à décider au service de quelle idée son épée devra sortir du fourreau, dans quel intérêt la guerre sera déclarée. Ce n'est pas là non plus la tâche des orateurs publics. La mission de ceux-là est de vulgariser les idées du parti, de les faire accepter des masses, en versant dans l'âme du peuple l'enthousiasme qui déborde de leurs lèvres éloquentes. Les hommes appelés dans tous les pays à fournir des idées aux populations, à jeter les bases d'un programme, ce sont les publicistes, les pamphlétaires et plus particulièrement les journalistes. C'est à ce titre que nous allons oser émettre aujourd'hui nos propres idées sur le programme politique que les meneurs libéraux devraient présenter à leur parti. Ces idées vont

appeler la critique et espérons qu'un jour, du choc de la discussion jaillira l'éincelle.

I

Nous ne craignons pas d'être taxé d'esprit paradoxal si nous disons qu'il règne un malaise général dans notre province. Les affaires commerciales y vont de mal en pis, l'industrie est en souffrance, l'agriculture se lamente, l'argent devient de plus en plus rare, l'émigration aux États-Unis prend des proportions énormes sans trouver de compensation dans l'immigration, enfin le chiffre de notre population reste stationnaire.

Le chef du département des statistiques à Ottawa, a admis tout dernièrement qu'il y a plus de New-Brunswickois aux États-Unis que dans le Nouveau-Brunswick lui-même. Dans le cours des dix dernières années, la population de cette province-là n'a augmentée que de 61 âmes ! Dans notre propre province, on ne compte pas moins de 27 comtés dont la population a diminué, et de 32 autres comtés où elle est restée absolument stationnaire, Cinq comtés seulement ont vu augmenter le total de leurs habitants. La surprise a été grande lorsqu'on a découvert que dans cette belle province d'Ontario, dont le sol est si fertile et qui jouit de conditions climatériques si favorables, il n'y avait pas moins de 39 comtés dont la population avait également diminué.

Et pourtant, depuis quatre ans, le gouvernement fédéral a dépensé plus de deux millions de piastres pour encourager l'immigration ! Grâce à ces subsides, il nous est arrivé en ces quatre années 900,000 Européens. Mais c'est tout au plus si 90,000 de ces étrangers sont restés parmi nous. Tous les autres n'ont fait que passer sur notre sol pour se hâter d'aller s'établir aux États-Unis.

Ainsi, non contents d'envoyer à la république voisine la crème de notre population, notre jeunesse de 20 à 40 ans, que nous avons eu la peine d'élever, nous faisons venir à grands frais des masses d'Européens, pour qu'ils aillent grossir le chiffre déjà si énorme de l'immigration aux États-Unis !

Même s'il ne nous arrivait pas un seul immigrant de l'ancien monde, si nous ne devons compter, comme les vieux pays d'Europe, que sur cet accroissement naturel de la population qui provient de la supériorité du chiffre des naissances sur celui des décès, la province du Nouveau-Brunswick devrait compter aujourd'hui 80,000 habitants de plus qu'elle n'en a, celle de Québec 230,000, et celle d'Ontario 300,000.

Les statistiques que nous venons de donner sont d'autant plus surprenantes que le Canada n'est pas un de ces pays d'Europe d'où les populations s'enfuient parce qu'elles y sont trop denses, parce que leurs terres, cultivées depuis tant de siècles, sont épuisées, parce que le fardeau des armées permanentes et des budgets énormes, fruits de guerres séculaires, les écrasent littéralement. Non, le Canada est un des pays les plus vastes du Nouveau-Monde, la plus grande partie de son étendue est encore

couverte de forêts vierges, son sol est des plus fertile, et si sa population actuelle était décuplée, elle pourrait, alors même, se mouvoir à l'aise dans ses immenses limites.

Quand un médecin découvre chez une personne des symptômes alarmants, il n'hésite pas à dire que cette personne est malade, et il se met aussitôt à chercher quel est le mal dont souffre son patient et par quel traitement il pourra le combattre avec succès.

II

Ainsi, chacun a admis depuis longtemps que le peuple canadien, considéré comme un être collectif, ne se trouve pas dans de bonnes conditions de santé ; mais les avis ont été partagés au sujet du traitement auxquels il serait bon de le soumettre. Les uns ont préconisé la Politique Nationale, c'est-à-dire la protection de l'industrie canadienne ; mais, après douze années de ce régime, toute personne désintéressée est obligée de reconnaître que ce remède a été impuissant à arrêter les progrès du mal.

D'autres ont recommandé la réciprocité illimitée. Peut-être qu'on arriverait à la guérison par l'emploi de ce spécifique ; mais à quoi bon s'attarder à des considérations qui ne peuvent nous mener à aucun résultat politique ? Lors même que les libéraux canadiens arriveraient au pouvoir, les États-Unis ne nous accorderaient jamais la réciprocité illimitée ; or nous ne voulons à aucun prix de la réciprocité commerciale qu'ils nous offrent, — plutôt la mort nationale, plutôt devenir Américains de nom, puisque nous le serions de fait.

Le Canada, en présence de ces deux réciprocités, est donc dans la situation d'un célibataire à la recherche d'une compagne, et qui s'en irait trouver son voisin, père de deux jeunes filles :

— " Donnez-moi votre cadette, lui dirait-il, pour que j'en fasse ma femme. "

— " Nenni, lui répondrait l'autre, tu ne l'auras jamais, quelques démarches que tu fasses, entends-tu bien ? Mais si l'aînée te convenait, tu pourrais la prendre. "

— " En ce cas, repartirait le jeune homme, je ne ferai pas d'épousailles chez vous, et je vais m'adresser ailleurs. "

C'est dans cette position fâcheuse que se trouve le Canada. Il est bon de le répéter sur tous les tons, parce qu'il y a encore un grand nombre de gens qui se font illusion au sujet de la réciprocité illimitée. A quoi bon les bercer de fausses espérances ? Quand un bébé crie et tempête, demandant la lune de toutes ses forces, sa nourrice, anxieuse de le faire taire, lui promet de la lui donner sur l'heure. Peut-être est-ce là une supercherie excusable, bien que certains moralistes prétendent qu'on ne devrait jamais mentir même aux enfants. Mais serait-il prudent de la part d'un parti politique de traiter tout un peuple en bébé ? " Au bout du fossé la culbute, " dit un sage proverbe ; le jour arriverait où l'électorat canadien, s'apercevant qu'on l'aurait indignement joué, traiterait le trompeur avec mépris. Nous croyons rendre un service signalé au parti libéral en soulevant le voile sous lequel se cache l'avenir et en lui faisant voir les dangers qu'il courrait s'il

continuait à nourrir chez le peuple l'espoir d'avoir à brève échéance ou bien même dans un avenir indéfiniment reculé cette réciprocité illimitée qu'on lui a représentée, depuis quatre ans comme la panacée à tous ses maux.

Il est vrai que l'autruche, serrée de trop près par les chasseurs, s'enfonce la tête dans le sable, s'imaginant que ses ennemis ne la verront pas plus qu'elle ne les voit. Mais c'est là une tactique déplorable, car le gros volatile n'a pas plutôt recours à ce moyen désespéré qu'il tombe au pouvoir des cavaliers qui le poursuivent. Non, le parti libéral doit regarder les choses bien en face et reconnaître que cette réciprocité illimitée qu'il se flattait d'obtenir est un *ignis fatuus*, un décevant feu-follet, un mirage trompeur qui fuyait toujours devant lui à chaque pas qu'il faisait en avant, et qui sans cesse continuera à reculer à mesure qu'il avancera. Tout écrivain sincère doit la vérité au peuple.

Puisque nous avons introduit dans notre langue française des expressions empruntées au vocabulaire américain et qu'il est admis à présent de donner le nom de *plate-forme* au programme d'un parti politique, qu'il nous soit permis de dire que les libéraux canadiens, reconnaissant enfin qu'ils se sont battus du haut d'une plateforme pourrie, feraient œuvre de sagesse en la quittant sans délai.

Si nous devons ajouter foi à ce que nous a rapporté ces jours derniers, une feuille de Montréal, M. Laurier aurait déclaré à un correspondant de journal que son parti continuera à faire de la propagande en faveur de la réciprocité illimitée. Nous avons de la peine à croire que ce rapport soit fondé. Un parti politique n'est pas la propriété exclusive de ses chefs dans un pays démocratique comme le nôtre; nous ne croyons pas que dans les grandes crises comme celle par laquelle l'organisation libérale passe depuis douze mois, les meneurs d'un parti aient le droit de disposer de son avenir de leur autorité privée sans même consulter ce dernier. Si M. Laurier et les lieutenants qui l'entourent à Ottawa interrogent la masse des libéraux canadiens, ils se convaincront que dans l'opinion de ces derniers, la réciprocité illimitée est "une cause perdue," *a lost cause*, comme on disait de celle de la sécession après la guerre civile aux États-Unis; c'est un thème usé jusqu'à la corde, *played out, an old chestnut*, une vieille rengaine, un sabre ébrêché. Le peuple a fait bien voir qu'il n'en veut pas, et ce serait "courtiser la défaite" que de descendre de nouveau dans la lice électorale au cri de "Réciprocité!"

Mais par quel cri remplacerons-nous celui-là?

III

Le peuple canadien demande un changement. Ce malaise qu'il éprouve et dont il ne s'explique pas encore la cause est un symptôme que le penseur habitué à observer n'aura aucune peine à interpréter. Notre peuple se sent mal à l'aise, parce qu'il a atteint l'âge de sa puberté et qu'il se sait à présent de force à se mêler aux nations adultes. Dirigez ses aspirations, aujourd'hui vagues encore, vers ce but, soufflez-lui l'ambition de marcher de ses propres forces, et vous verrez que vous éveillerez en lui un sentiment nouveau et qu'il vous suivra avec entraînement dans la voie que vous lui indiquerez.

Il n'y a point parmi nous un seul homme qui osât déclarer hautement que le Canada doit rester éternellement dans l'état de sujétion dans lequel il se trouve. S'il était possible de consulter l'opinion de tous les électeurs, en commençant par les trois Canadiens les plus éminents que nous ayons aujourd'hui, — le cardinal Taschereau, le premier ministre à Ottawa et le chef de l'opposition aux Communes, — et en descendant jusqu'au plus humble balayeur de rue, on n'en trouverait pas un seul qui n'admit qu'un jour ou l'autre le Canada devra sortir enfin de l'état de chrysalide dans lequel il se trouve depuis l'arrivée des premiers colons français sur les bords du Saint-Laurent.

Sous ce rapport, il y a une unanimité parfaite entre toutes les classes du peuple et nous pouvons ajouter que si l'on consultait également les habitants de la Grande-Bretagne, on n'en trouverait pas un seul non plus qui fût assez insensé pour prétendre que le Dominion doive rester éternellement sous la tutelle du gouvernement britannique.

S'il y a eu dans cette génération un Anglais qui se soit fait plus remarquer que les autres par l'excès de son chauvinisme, c'est bien l'historien Edward A. Freeman, qui vient de mourir ces jours derniers. A une conférence qu'il fit, il y a dix ans, à Boston, cet anglais renforcé, ce *Briton britonnisant*, qui élevait sa race au-dessus de toutes les autres races et qui travestissait l'histoire à chaque page de ses livres pour démontrer que l'Angleterre est supérieure à toutes les autres nations, ne craignit pas néanmoins de dire aux Américains de Boston que leurs pères avaient bien mérité de l'histoire en se révoltant contre l'Angleterre, leur mère-patrie, leur métropole.

"En ma qualité de fils de l'ancienne Angleterre, je me réjouis, comme tout homme de l'ancienne Angleterre doit se réjouir, au spectacle de la grandeur de cette Nouvelle Angleterre, située de l'autre côté de l'Océan et fondée par des hommes sortis de son propre pays." (*The practical bearings of general European History*, v. p. 397)

"J'ai gravi votre colline de Bunker, et je puis dire avec assurance que l'enthousiasme que j'ai éprouvé ne provenait pas de mon admiration pour ceux qui attaquèrent la redoute, mais pour ceux qui l'avaient élevée." (p. 198)

"Il n'y a assurément, ajoute Freeman, rien qui soit plus loin de la pensée de tout homme sain d'esprit, de quelque côté de l'Océan qu'il se trouve, que le désir de voir tous les peuples qui parlent la langue anglaise, réunis sous un même gouvernement. Il se trouve même des hommes qui, sans courir le risque de passer pour des fous, peuvent désirer voir le nombre des gouvernements indépendants à langue anglaise plus grand qu'il n'est à présent. La position géographique des populations innombrables qui parlent anglais est telle que chaque création d'un nouveau gouvernement à langue anglaise serait la création d'une nouvelle nation anglaise. De même qu'il existe à présent dans la Grande-Bretagne, une nation anglaise indépendante et une seconde nation anglaise indépendante en Amérique, je ne vois pas pourquoi il n'y aurait pas une troisième nation de ce genre en Australie, peut-être même une quatrième en Afrique. Je dois, par conséquent, m'adresser à vous, citoyens des États-Unis, comme à des membres d'une nation anglaise, comme il convient que tout membre d'une nation anglaise parle aux membres d'une autre nation anglaise." (*The English people in its three homes*, 1re conférence, page 15.)

"Le terme de *colonie* éveille dans l'esprit de la plupart des personnes, sinon l'idée de la servitude, du moins celle d'une liberté imparfaite. Il fait penser à des colons qui sont partis d'un pays et qui restent encore dans une dépendance plus ou moins prononcée envers la mère-patrie. Il s'applique à des communautés qui ne sont pas encore des États libres et indépendants dans la plus noble acception du mot." (*Idem*, p. 24.)

Ces réflexions s'appliquent, il faut le faire remarquer, aux habitants de toute colonie dont les pères ont quitté la mère-patrie pour aller fonder une nation nouvelle sur un sol lointain. "Vous n'aurez jamais accompli cette œuvre

méritoire, leur crie Mr. Freeman, tant que cette patrie nouvelle restera à l'état de colonie." Mais avec combien plus de force ses paroles ne pourraient-elles pas s'adresser aux Canadiens-Français ! Si les fils même de la famille, lorsqu'ils ont atteint un certain âge, doivent avoir la fierté de ne plus compter que sur eux-mêmes avec combien plus de raison, celui qui a grandi dans la maison, d'abord à l'état de prisonnier de guerre, et qui n'a été admis que peu à peu à partager les privilèges des enfants de la famille et à s'asseoir au même banquet politique qu'eux, doit-il hâter de ses souhaits les plus ardents le jour où, lui aussi, prendra son titre d'homme et se taillera une place dans les rangs des nations indépendantes !

Mais s'il y a unanimité d'opinion, tant en Angleterre qu'au Canada, au sujet de l'indépendance plus ou moins lointaine de notre pays, les avis sont bien partagés quand on demande ce que nous devrions faire de notre indépendance.

Il faudrait démolir d'abord la Confédération canadienne, disent quelques-uns des nôtres, et faire entrer les provinces qui la composent dans une organisation nouvelle qui engloberait l'Angleterre, l'Ecosse, l'Irlande, l'Australie, le Cap d'Afrique et le Canada, et à laquelle on donnerait le nom de Fédération Impériale.

Ce serait mieux, font remarquer quelques autres, si après avoir rompu le fil qui rattache ensemble les diverses provinces de la confédération canadienne, on les reconstituait en une nouvelle confédération indépendante qui se gouvernerait elle-même, comme la Confédération Suisse, celle des Etats-Unis, celle du Mexique et tant d'autres.

Ce qui serait préférable, disent d'autres Canadiens, ce serait de profiter de la rupture du lien fédéral et de l'indépendance du pays, pour faire entrer nos provinces dans la famille des Etats-Unis.

Ainsi, chacun s'accorde à dire que la fédération actuelle des provinces canadiennes n'est pas destinée à avoir une bien longue durée et que le jour viendra où le Canada, cessant enfin d'être une simple colonie, devra se choisir une nouvelle forme de gouvernement. Il est raisonnable, juste par conséquent, de prétendre que la question de l'indépendance du Canada est celle qui nous divise le moins ; on pourrait même dire que c'est la seule qui ne nous divise pas du tout.

Au Canada, les uns sont catholiques, les autres sont protestants, sans compter ceux qui sont juifs ; il y en a qui sont pour la république et d'autres pour la monarchie. Un grand nombre sont libéraux et les autres sont conservateurs ; on trouve parmi nous des personnes qui parlent français et d'autres qui parlent anglais ; grand nombre des nôtres vivent à l'ombre de la bannière étoilée de Washington, tandis que les autres restent sous l'Union Jack britannique ; mais tous tant que nous sommes, quelque religion que nous professons, quelle que soit la forme de gouvernement que nous préférons, quelque parti politique que nous affectionnions, sous quelque drapeau que nous vivions, quelle que soit la langue que nous parlions, et à quelque race que nous appartenions, il est un point unique sur lequel nous nous accordons tous, c'est que le Canada est appelé

à sortir un jour de l'état colonial dans lequel il se trouve.

Mais quand cette transformation devra-t-elle avoir lieu ? Les uns la voudraient immédiate, les autres la remettent indéfiniment. Sous ce dernier rapport, il y a bien des libéraux qui sont des Sir John A. Macdonald, et qui trouvent que cette expression de *to-morrow*, "demain," a du bon pour tirer d'affaire les hommes qui manquent d'énergie et pour masquer l'impuissance des chefs. Les Espagnols du Nouveau-Monde, — gens qui passent si difficilement des paroles aux actes, qui ne savent jamais prendre un parti, — disent, eux aussi, *magnana* ! "demain !" quand ils se trouvent serrés de près ; aussi, les Américains, nos voisins, leur ont-ils donné le sobriquet de *Magnanas*, comme un terme de mépris. "Ne remettez jamais au lendemain, leur disent-ils, ce que vous pouvez faire la veille ;" "la *procrasti-nation*, l'habitude de tout remettre au lendemain, est une voluce de temps."

Nous démontrerons dans un prochain article que les Canadiens ne sauraient demander une occasion plus favorable que la présente pour travailler à assurer leur indépendance.

SOLON.

JOURNALISME

UNE PROFESSION MAL APPRECIÉE.

La plume est plus forte que l'épée, a dit un penseur. Cette vérité devient de plus en plus évidente à mesure que les progrès du journalisme s'accroissent davantage.

La presse périodique est l'arme par excellence. Elle a redressé plus de torts, déraciné plus d'abus, effectué plus de réformes et détruit plus de servages que tous les engins de meurtre les plus cruellement perfectionnés.

Comme toutes les armes puissantes, elle peut être dangereuse entre les mains de gens maladroits ou mal intentionnés. Ce n'est pas une raison pour que les vaillants soldats de la grande armée du progrès renoncent à s'en servir. De fait, ils n'y renoncent pas.

Son influence a pu précipiter les uns contre les autres pour s'entre-tuer dans des tueries aussi épouvantables que stupides, des peuples nés pour travailler de concert au perfectionnement de l'humanité et à l'amélioration de son sort. Ces malheurs sont dus aux défauts inhérents à notre nature, défauts que la diffusion des connaissances acquises tend à corriger.

Que la presse soit assez puissante pour faire la paix ou la guerre, c'est déjà beaucoup ; qu'elle ait pour effet de rendre les guerres de plus en plus rares, c'est là un résultat admirable que l'on constate avec plaisir ; qu'elle arrive tôt ou tard à les faire cesser complètement, c'est ce que j'espère et ce que je souhaite de tout mon cœur.

La presse s'efforce naturellement de convaincre ; c'est par la persuasion qu'elle procède d'abord, même lorsque l'écrivain, oubliant la noblesse de la mission qu'il est chargé de remplir, forme le malencontreux projet de procéder éventuellement par l'intimidation.

Ce dernier cas est assez rare, par bonheur, mais, même lorsqu'il se présente, la bonne semence que l'écrivain peu scrupuleux a été forcé de jeter en premier lieu dans un sol fertile, afin de capter la confiance de ceux qu'il a l'intention d'égarer, fructifie au point d'étouffer les mauvais germes.

Même pour conseiller le mal, c'est aux bons instincts qu'il est obligé de faire appel.

Les idées subversives, les principes anti-sociaux ne peuvent être présentés dans leur hideur repoussante. C'est sous le masque de la vertu que le vice s'introduit dans les milieux honnêtes; c'est toujours la perversion d'un sentiment louable qui conduit les foules à commettre des injustices dont elles rougiraient si elles en comprenaient toute l'iniquité.

Le peuple est naturellement honnête. Les principes de morale, de justice et de charité, qui forment la base de toute éducation chrétienne, l'ont admirablement préparé à accueillir favorablement les bons conseils qu'on lui donne.

Faites appel à ses bons sentiments et vous obtenez sa confiance. Conseillez-lui le mal ouvertement, publiquement, et vous serez accueilli par des huées. Quelque coupables que soient ses intentions, l'écrivain est obligé de s'adresser aux bons sentiments de ses lecteurs sous peine de s'aliéner leur estime et de renoncer, par conséquent, à exercer la moindre influence sur eux.

Involontaire ou non, l'hommage qu'il aura été obligé de rendre aux idées saines produira des fruits en quantité suffisante pour contrebalancer le mal qu'il pourrait causer plus tard en donnant une mauvaise direction aux bons sentiments de quelques-uns de ceux qu'il aura endoctrinés.

D'où je conclus que même entre les mains d'écrivains hypocrites et malhonnêtes, la presse n'est pas aussi dangereuse qu'on serait tenté de le croire.

"Tout homme a dans son cœur un cochon qui sommeille"

a dit un poète dont le nom m'échappe. Je suis tenté d'ajouter à ce vers solitaire un lombric de ma façon et de dire :

Eh ! bien, ce cochon-là, l'éteignoir le réveille.

Pendant la dernière lutte électorale, on l'a réveillé, le cochon, et il a fait entendre un grognement soigné, mais ce n'est pas la presse qui l'a réveillé. Ce sont les agents ténébreux, oiseaux de nuit que l'on rencontre dans nos campagnes en temps de lutte électorale, la tête enfouie dans des couvre-chefs inimitables, abordant les gens individuellement et faisant valoir auprès d'eux des arguments beaucoup plus convaincants en particulier que ceux des tribuns et des journalistes en général.

Ce cochon-là ne se réveille pas publiquement. Il est le descendant en ligne directe de celui que feu L. A. Sénécal pesait avant de l'acheter. Il se vend encore, mais la lecture des journaux ne l'empêche pas de dormir.

Plus le peuple lira, mieux il comprendra que son devoir, d'accord en cela avec ses intérêts, l'oblige à repousser les offres insultantes de ceux qui le corrompent pour mieux l'exploiter.

Le rôle du journaliste dans la société est assez utile assez respectable, assez méritoire, assez ingrat et assez difficile pour assurer à celui qui en est chargé l'estime et le

respect de ses concitoyens. Aussi, dans tous les pays civilisés, le journaliste est-il l'objet des attentions les plus délicates de la part des personnages les plus éminents.

Admis dans tous les salons les plus à la mode, recherché par tout ce qu'il y a de plus distingué, son titre d'écrivain alerte et vigoureux est le "*Sésame, ouvre-toi*" qui lève toutes les consignes.

S'il rédige une feuille importante, et s'il a du talent, sa renommée est dans toutes les bouches. On respecte en lui le penseur profond, l'érudit, le chercheur, le piocheur infatigable, l'homme bien renseigné sur tout, l'observateur éminente, au jugement sûr, capable d'improviser séance tenante un article élégamment écrit et savamment agencé.

Dans ces milieux élégants, où ne seraient jamais admis les crétins assez idiots pour toiser les journalistes du haut de leur suffisance de parvenus, on comprend que la rédaction d'un journal bien fait ne peut être confiée, ni à un imbécile, ni à un bohème, ni à un ivrogne, ni à un débauché, ni à un ignorant, ni à un être superficiel.

On ne lui demande pas s'il est riche, on n'exige pas qu'il le soit; mais, si la fortune a récompensé ses travaux, on trouve cela tout naturel et on ne jalouse pas plus ses succès financiers que ses succès littéraires.

On sait que l'on a affaire à un homme d'une valeur réelle et l'on recherche sa société autant pour jouir de sa conversation que pour lui manifester la sympathie due à son mérite.

Ici, ce n'est pas toujours de cette manière que le journaliste est traité dans un certain monde, très prétentieux mais très ignorant, composé de patriciens de fraîche date, qui sont loin de savoir dissimuler leur origine tout-à-fait plébéenne.

Il y a quelque temps, une pimbèche, appartenant à cette classe de boutiquiers mal dégrossis, faisait en minaudant sa promenade fashionable dans l'une de nos grandes rues, lorsqu'une voiture, attelée de deux chevaux fringants, conduits par un cocher en livrée, la croisa en route.

— Tiens, vois-tu, dit-elle à sa compagne, c'est la voiture de X..., un simple *journaliste*; si ça ne fait pas *s'hausser* les épaules ! Je ne voudrais pas manquer à la galanterie qui est l'apanage de mon sexe, mais je ferai remarquer à cette charmante dame, que si jamais le journalisme parvient à faire *s'hausser* le niveau de l'intelligence de ses pareilles, il leur aura rendu un fier service.

De tout temps, dans tous les pays civilisés, les hommes les plus éminents ont ambitionné le beau titre d'écrivain. On a vu Jules César, croyant que ce noble titre manquait à sa gloire de conquérant, se faire l'historiographe de ses campagnes. Napoléon III voulut attacher son nom à une histoire de Jules César. L'empereur Guillaume écrit lui aussi, des sottises si vous voulez, mais il écrit de son mieux.

Les encycliques, allocutions et autres publications périodiques du Souverain Pontife sont du journalisme de l'ordre le plus relevé. Le pape régnant n'a pas dédaigné de prendre la plume en sa qualité de simple particulier et il s'en est servi d'une façon magistrale. Il a publié des poésies admirables, ce qui devrait ouvrir les yeux aux imbéciles qui croient que tout poète est nécessairement toqué.

La jalousie des impuissants a beau travailler à discréditer

ter le talent de l'écrivain, les eunuques de la pensée qui feignent de mépriser les journalistes de talent sont tellement convaincus du mérite de ceux-ci qu'ils tâchent de se l'attribuer.

A les en croire, les journalistes sont de bien petites gens, mais ils veulent passer eux-mêmes pour journalistes. Ils ont parfois recours aux services de ses derniers pour leur faire écrire des articles qu'ils signent de leur nom et dont ils ne comprennent pas la portée.

Le nombre de ceux qui sont incapables d'écrire correctement, ou même sensément, et qui se prétendent les inspireurs de journaux avec lesquels ils ont des accointances plus ou moins réelles, plus ou moins licites, est assez considérable.

Ces gens-là disent à qui veut les entendre : "Vous savez, tel journal, c'est moi qui l'inspire. J'ai là des imbéciles qui font les articles. Ils ne sont bons qu'à ça, mais les idées, c'est moi qui les fournis. Si je n'écris pas moi-même, c'est qu'un pareil rôle est au-dessous de la dignité d'un penseur aussi profond que je le suis."

"Un sot trouve toujours un plus sot qui l'admire."

et la facilité avec laquelle ces geais revêtus des plumes du paon en imposent aux badauds de leur connaissance explique peut-être, jusqu'à un certain point, pourquoi le journalisme est discrédité chez ceux qui ne le connaissent que par leurs rapports avec ces faux journalistes.

Je me suis promis de ne pas citer de noms propres, sans quoi je vous ferais une liste nombreuse, de gens absolument incapables de rédiger le moindre *faits-divers*, qui ont entrepris de représenter à eux seuls la presse de notre province.

Vous les rencontrez partout : au théâtre, où ils entrent avec des billets de faveur escamotés à la rédaction d'un journal quelconque ; dans les soirées, banquets, excursions et assemblées, partout où il y a du champagne à boire, ou quelque chose à carotter au nom d'un journal qui ne les a jamais autorisés à le représenter.

Ce sont eux qui font une réputation d'imbéciles et de mal appris aux vrais travailleurs de la pensée. J'ai vu des excursions lointaines organisées par les compagnies de chemin de fer ou de vapeurs océaniques pour l'usage exclusif de la presse, et où figuraient toute espèce de monde excepté des journalistes.

J'ai vu des banquets où les journaux français étaient représentés par leurs rédacteurs dûment accrédités, et où ces derniers étaient relégués à l'arrière plan pour faire place à des nullités de premier choix, que tout le monde prenait pour les véritables représentants des journaux en question.

J'ai même entendu un individu de langue anglaise, qui ne tenait, ni de près ni de loin, à aucun des journaux de l'une ou l'autre langue, répondre en anglais à la santé de la presse, dans une réunion française où deux journaux français s'étaient fait représenter par leur rédacteur-en-chef. Cette anomalie a paru tout-à-fait naturelle aux convives, dont pas un n'a songé à inviter les journalistes français à exprimer leurs opinions.

Nous avons à Montréal une prétendue association de la presse. Allez voir si un seul écrivain en fait partie. Par contre, vous y voyez figurer, parmi les principaux officiers, quelques comptables d'administration qui n'ont jamais écrit et qui ne savent pas écrire.

Le vrai journaliste n'a ni le temps, ni le désir, de jouer des coudes pour mettre sa personnalité en évidence. Conséquence : il reste inconnu de la foule, et les nullités encombrantes, qui n'ont rien à faire et qui ne savent rien faire, en profitent pour s'attribuer ses mérites et pour compromettre auprès des badauds, par leur conduite vulgaire et inconsidérée, la réputation de savoir-vivre des véritables travailleurs de la pensée.

L'homme de cœur qui a consacré sa vie à l'avancement de ses semblables et à la défense de la vérité n'en continue pas moins son œuvre méritoire, sans s'occuper du superbe dédain dont il est l'objet de la part de gens trop ignorants pour comprendre la noblesse de la tâche qu'il poursuit.

On dit que le journalisme conduit à tout à condition d'en sortir. Plusieurs en sortent par dégoût ou par ambition. Leur succès dans d'autres sphères prouve assez clairement qu'un journaliste n'est pas nécessairement un imbécile.

Parmi les hommes qui ont joué un rôle dans notre politique, ils sont excessivement rares ceux qui n'ont pas débuté dans le journalisme. C'est au point que des individus, peu respectueux envers nos institutions gouvernementales, affirment que tout journaliste qui s'encanaïlle devient nécessairement Ministre de la Couronne.

IGNOTUS.

Nous avons en Canada une école, plus ou moins réactionnaire, dont la théorie principale consiste en la formation d'un zollverein, auquel se réuniraient l'Angleterre et ses colonies. Les hommes d'Etat anglais connaissent trop bien les rapports qui existent entre l'influence politique d'un peuple et la grandeur de son commerce, pour ne jamais consentir à un isolement aussi complet de leur pays de la politique européenne. Aussi Lord Salisbury et M. Gladstone se sont formellement prononcés contre ce projet.

—*Le Canada.*

On ne naît pas plus portier qu'on ne vient au monde journaliste. Ce sont les événements de la vie qui, un beau matin, vous amènent à l'une ou l'autre de ces professions qui n'exigent aucun apprentissage. Nous avouons même que, de ces deux carrières, la plus séduisante est celle du portier qui, lui, est toujours assuré de ne jamais coucher à belle étoile.

EUGENE CHAVETTE.

Avant longtemps le CANADA-REVUE sera probablement publié toutes les semaines. En prévision de cette publication notre directeur a donné une commande pour un assortiment de chevilles de toutes grandeurs, afin de boucher les trous au fur et à mesure qu'on les découvrira.

CANADA-REVUE

REVUE MENSUELLE

dévouée à la politique, à la littérature, aux beaux-arts,
et à l'éducation.

PRIX DE L'ABONNEMENT \$3.00 PAR ANNEE.
312 RUE CRAIG, MONTREAL,

Téléphone Fell 6826.

BOITE 324 B. P.

A. FILIATREULT,

EDITEUR.

Le changement projeté dans la publication du CANADA-REVUE ayant été arrêté le 30 mars, nous avons été forcé de retarder l'issue du numéro de mars de quelques jours, afin de préparer le programme que nous publions en première page. Nous prions nos abonnés de le lire attentivement.

LE DIABLE

Le diable a été le cauchemar de mes premières années. Je n'étais pas un poltron, au contraire ; mais le seul nom du diable me donnait la chair de poule.

Ses cornes de taureau, ses pieds fourchus, sa barbe de bouc, sa queue de dragon, ses terribles ailes de chauve-souris, noires, gluantes, griffues, me faisaient frissonner rien que d'y penser.

Si je vous fais un portrait du diable si minutieusement détaillé, ce n'est pas pour vous donner à entendre que j'avais eu l'avantage de faire sa connaissance.

Non, mais d'autres que moi l'avaient vu.

En particulier un de mes camarades d'école, qui s'était une fois avisé de monter dans un arbre, et de regarder par une des fenêtres à l'intérieur de l'église "anglaise".

Il avait vu messire Satan accroupi sur une table, et faisant baiser sa griffe par toute un cour de diabolins et de diabolines, qui disaient : *Ha di dou ?*

On parlait aussi d'un homme de Saint-Nicolas qui, en passant un soir auprès du manoir abandonné de feu sir John Caldwell, dans les environs de la rivière Etchemin, avait aperçu de la lumière, et vu, par une croisée, le vieux mécréant assis dans un fauteuil de fer, sous lequel le diable était en train d'allumer un feu de fagots.

Et l'homme de Saint-Nicolas et mon camarade d'école s'accordaient parfaitement dans la description qu'ils faisaient de Sa Majesté satanique.

Comment douter encore, en présence de tels témoignages ?

Avec cela que le *Miroir des Ames* ne m'était pas inconnu.

Bref, j'étais on ne peut plus convaincu, pour ma part. Et, je le répète, moi qui aurais défié un chien enragé, j'avais une peur bleue d'un être aussi étrangement conformé, et réputé malfaisant.

Jugez si l'histoire qui va suivre était de nature à me rassurer !

Mon enfance a eu pour horizon l'amphithéâtre si pittoresque du bassin de Québec.

Mais ce qui captivait le plus mon imagination d'enfant, ce n'étaient ni les hautes falaises du cap Blanc, ni les tours massives et les mamelons historiques des plaines d'Abraham, ni les clochers et les dômes de la ville si coquettement étagés et groupés, ni les gigantesques couronnements militaires qui les dominent.

C'étaient plutôt les majestueux vaisseaux — navires à trois mâts, barques élégantes ou barks légers — se balançant sur leurs ancres, avec leur ceinture blanche où se découpaient une rangée de faux sabords, avec leurs pavillons pendant paresseusement aux drisses, avec leurs voiles soigneusement carguées ou séchant au soleil, avec leurs figures de proue ou leurs éperons en cagouille se mirant dans la vague, et surtout avec les chants mélancoliques de leurs matelots penchés sur les guindeaux ou les cabestans.

Ces grands vaisseaux venaient de si loin !

Ils avaient vu des tempêtes, des zones inconnues, des climats dorés, l'immensité mystérieuse des mers.

Certains d'entre eux passaient même pour avoir fait le tour du monde. Imaginez !

Avec cela qu'ils avaient leur caractère.

J'en ai connu des bons et des méchants.

De très méchants, dont les vieux gabiers, tout noirs de charbon — la houille nous venait principalement d'Angleterre à cette époque — débarquaient la nuit pour enlever les moutards qui dérobaient des confitures ou mordaient les doigts à leurs petites sœurs.

Mais aussi de très bons, dont l'équipage chantait de belles chansons marines, et apportait — la nuit aussi — de jolis bébés roses aux mamans malades, pour les consoler.

Et puis il y avait des histoires sombres, des légendes.

Des mousses volés à leurs parents, expirant sous la garcette, ou qu'on pendait aux antennes, quand ils pleuraient trop fort.

Des jeunes filles disparues, pendant la messe du dimanche, pour s'être imprudemment promenées "sur le bord de l'eau".

Une vieille ballade relatait même la chose sur un air langoureux qui m'impressionnait :

Isabeau s'y promène
Le long de son jardin,
Sur le bord de l'île,
Le long de son jardin,
Sur le bord de l'eau,
Sur le bord du vaisseau.

Et cetera.

Enfin, ces arrivants des lointaines contrées, ces visiteurs exotiques qui apparaissaient et disparaissaient comme de grands oiseaux de passage, et que, dans notre langage d'enfants, nous désignions sous le nom générique de *bâtiments*, étaient tout un monde pour mon imagination naissante.

C'étaient, en même temps, Croquemitaine et les bonnes fées.

Ils avaient le redoutable cachet des choses ténébreuses et l'attrayante poésie de l'inconnu.

En somme, je n'avais qu'un rêve à la fois doux et troublant :

Voir un bâtiment de près !

Ce rêve se réalisa. Mais il me passe encore des frissons dans les cheveux quand j'y pense.

Un gros navire — tout noir celui-là, avec un air rébarbatif et des écubiers qui vous regardaient d'une façon inquiétante — était ancré à deux encablures de la ligne de roches qui bordaient le chenal du Saint-Laurent à marée basse, et que nous appelions les *Chaines*.

Je devais être alors dans les sept ou huit ans,

Le fils d'un pêcheur de notre voisinage, qui était de quelques années plus âgé que moi, avait mis la main sur une paire d'avirons, et vint me proposer une promenade en canot.

Ce luxe m'était absolument défendu par arbitraire paternel ; mais, après tout, il n'y avait pas de danger.

Michel savait manœuvrer ; nous pouvions nous risquer au large, et même — qui sait ? — nous approcher du gros bâtiment.

Le père de Michel était absent, le mien aussi ; ils ne seraient pas de retour avant le soir ; maman me croirait à l'école ; personne n'aurait connaissance de notre escapade.

Et nous pourrions voir, tout près, tout près, le gros bâtiment noir.

Le gros bâtiment noir, la figure d'avant, le gouvernail, les ancres, les haubans, les mâts, les vergues, tout !

La proposition était trop tentante, nous partîmes.

Il faisait un beau temps calme.

Le ciel était comme assoupi dans une tranquillité radieuse et sereine.

Et notre canot — un tronc d'arbre creux — coulait comme sur une surface d'huile, où se reflétaient les mâts du grand navire, la pointe en bas, fichés tout droit dans je ne sais quels fantômes de nuages nageant au fond de profondeurs infinies.

J'ai encore dans l'oreille le clapotis sonore et délicieusement doux des gouttes d'eau qui tombaient de nos avirons, en creusant de petits cercles concentriques et mobiles dans le miroir d'argent fondu sur lequel nous glissions.

Le cœur me battait un peu ; et je sentais mon émotion s'accroître en voyant le haut-bord grandir, grandir d'une façon formidable, à mesure que notre canot s'en approchait.

Quand nous fîmes tout près, il nous parut énorme.

Le pont était désert, ou tout au moins nous ne vîmes personne.

Tout avait l'air de sommeiller à bord ; le navire lui-même semblait un grand corps mort, oublié et flottant à la dérive sur le cours endormi du fleuve.

Pas un bruit, si ce n'est le flot jaseur qui, se brisant sur la chaîne de l'ancre et sur le taille-lame de Pétrave, glissait le long des grands bordages cuivrés, avec de petits chuchotements de filet d'eau filtrant dans les herbes.

Le courant nous entraîna tout naturellement en poupe.

Nous pûmes admirer les hanches colossales du géant, les puissants gonds de fer et les lourdes conassières du gou vernail, avec, au-dessus, le nom du vaisseau écrit en relief au milieu d'arabesques dorées.

Il s'appelait le *Neptune*.

Ce nom ne nous disait absolument rien ; mais il n'en fut pas de même lorsque nous aperçûmes la figure d'avant — le dieu mythologique, allongé sur le beaupré, menaçant, couronné en tête et son trident au poing.

Pour nous, enfants de notre âge, ce ne pouvait être là que le diable avec sa fourche !

De sorte que, soudainement effrayés, nous parions à virer de bord au plus près, quand, tout à côté de nous, éclata, subit, strident, sinistre, le plus épouvantable hurlement que j'aie jamais entendu de ma vie, et que j'entendrai jamais, bien sûr.

En même temps, une face farouche, horrible à vous figer le sang dans les veines, nous apparaissait dans l'encadrement d'un hublot, comme une tête de Méduse grimaçante et injectée de sang.

Le cri n'avait rien d'humain.

C'était un beuglement inouï, une vocifération féroce d'horreur et de rage, à laquelle se serait mêlé un appel de suprême détresse.

Cela, frappant tout à coup nos oreilles dans ce grand silence et dans l'inquiétude vague de notre équipée clandestine, nous atterra.

Plus morts que vifs, Michel et moi, nous nous écrasâmes dans le fond du canot.

Restâmes-nous longtemps dans cette position ? je ne sais.

J'ignore même comment nous regagnâmes le rivage.

Je me souviens seulement que, cette nuit-là, je ne dormis pas une seconde.

Aussitôt que j'osais fermer les yeux, j'apercevais toujours la terrible face du hublot, penchée sur mon lit, en même temps que l'inénarrable rugissement retentissait de nouveau, tout près de moi, dans les ténèbres.

Il en résulta une fièvre chaude qui retint ma mère à mon chevet toute la journée du lendemain.

Dans mon délire, je ne parlais, paraît-il, ni de Michel ni de notre promenade en canot — jamais cet instinct — mais je voyais le diable avec ses cornes de taureau, ses pieds fourchus, sa barbe de bouc, sa queue de dragon, ses ailes de chauve-souris noires, gluantes et griffues... et sa fourche — la menaçante fourche troisfourchons lanciolés et barbelés que j'avais vue un instant suspendue sur ma tête.

Le samedi suivant, les journaux de Québec racontaient les péripéties d'un terrible drame arrivé à bord du *Neptune*, un navire de Liverpool, en rade dans les eaux de Lévis, vis-à-vis les Foulons.

Un arrimeur du nom de Vallée, qui avait travaillé à bord du vaisseau, et qui était au courant des faits, nous les relata dans tous leurs détails.

C'était un miracle, ni plus ni moins.

Mais un miracle à frapper d'épouvante toute une génération.

J'en abrège le récit.

Un matelot italien, un de ces bandits sans foi ni loi, ne craignant ni Dieu ni diable, coureur, ivrogne, batailleur, capable de tout, véritable gibier de potence, s'était, depuis que le bâtiment avait jeté l'ancre dans le port, gorgé de rhum et de whiskey, chaque fois que ses méfaits ne l'avaient point conduit à fond de cale.

Ce scélérat était la terreur des autres matelots, qui le fuyaient comme une peste, révoltés par ses blasphèmes, et redoutant ses coups de couteau.

La discipline du bord était très relâchée, le capitaine lui-même ayant à cuver son alcool plus souvent qu'à son tour, et les scènes d'orgie de l'Italien, encouragées par cet exemple, prenaient quelquefois un caractère démoniaque à jeter l'effroi au cœur des plus braves.

Alors, quand on pouvait s'emparer du forcené, on l'attachait; mais on n'y arrivait pas toujours.

Un soir qu'il avait bu plus encore que de coutume, au moment même où il proférait un de ses plus abominables blasphèmes, on vit tout à coup le chenapan, pris de hoquets, s'arrêter court, pâlir, et finalement tomber sur ses genoux, les yeux fixes d'horreur, comme devant une épouvantable vision.

Puis il se releva et bondit en arrière en criant :

— Le diable ! le diable !... sauvez-moi !

Et soudain, râlant de peur, se débattant comme un possédé, on vit le malheureux donner tête baissée et disparaître dans une écouteille.

Les témoins de cette scène — c'est-à-dire presque tout l'équipage — se précipitèrent aux échelles, tandis que l'ivrogne, fou de terreur, se réfugiait dans tous les coins, hurlant sur les tons les plus lamentables :

— Au secours ! au secours... ! Le diable !... Sauvez-moi ! Il vient ! il arrive ! il m'empoigne ! il m'enlève !... je suis damné ! damné ! damné !...

Et le maniaque se roulait par terre en sanglotant ; puis avec des soubresauts de rage folle, se tordait dans des convulsions d'épileptique, la face et tous les muscles du corps hideusement contractés, s'accrochant désespérément à tout ce qu'il pouvait atteindre, surtout aux jambes de ses camarades, qu'il suppliait avec des accents à déconcerter les plus impassibles.

— Attachez-moi ! criait-il.

On l'attacha, solide.

— Enfermez-moi !

On l'enferma.

— Barriadez !

On barriada.

On entassa devant la porte du cabanon tout ce qu'on put y traîner de chaînes, de lourdes amarres, et de barres d'aspect.

On y roula même une grosse ancre et un canon.

L'énergumène hurlait toujours.

Durant trois jours et trois nuits on l'entendit se débattre et tressailler dans des accès furieux, se frappant la tête contre les parois de son cachot, luttant avec des cris de bête qu'on égorge, refusant toute nourriture, et ne s'arrêtant pendant quelques minutes que pour reprendre haleine et recommencer de plus belle.

L'équipage — qui ne l'aimait guère, cela se conçoit — pris, du reste, de terreur superstitieuse, l'abandonna à son sort.

Le matin du troisième jour, on n'entendit plus rien.

Mais une puanteur nauséabonde, d'horribles émanations de chair grillée qui venaient du cabanon où l'on avait en fermé le sacrifiant se répandirent dans le navire.

C'était suffocant.

Les plus hardis ouvrirent la porte, et, les yeux dilatés par l'épouvante, trouvèrent le corps du malheureux matelot, affaissé comme une loque informe, couleur de charbon, et calciné jusqu'aux os, aussi répugnant à la vue qu'à l'odorat.

Le diable avait fait son œuvre, conclut l'arrimeur. Après s'être emparé de l'âme du blasphémateur, il n'avait laissé de lui qu'un paquet de cendres et de débris repoussants.

— Êtes-vous bien sérieux ? fit mon père.

— Sur mon âme ! répondit l'arrimeur.

— Un beau cas de *delirium tremens* et de combustion spontanée ! dit notre médecin de famille, qui se trouvait présent.

Je n'eus la clef du mystère que lorsque mes études m'eurent appris ce que c'est que le *delirium tremens* et la combustion spontanée.

De ce dernier phénomène, je viens de raconter peut-être l'unique exemple qui ait jamais été constaté en Amérique.

Celui qui en fut la victime, je l'ai vu.

Je ne l'ai vu qu'une minute, et il y a de cela quarante-cinq ans bien comptés ; mais le souvenir de la terrible vision n'est pas près de s'effacer de mon esprit.

LOUIS FRÉCHETTE.

EDUCATION

BIBLIOTHEQUES PUBLIQUES

Montréal est la métropole du pays, c'est la plus grande ville du Canada. Son avancement, au point de vue purement matériel, a été énorme depuis quelques années, et il incombe à tous les citoyens de féliciter l'échevin Préfontaine qui n'a pas craint, en dépit de l'opposition d'un certain nombre de rétrogrades, d'engager les revenus futurs de Montréal pour faire face aux dépenses occasionnées par les améliorations qui ont été faites depuis dix ans.

Il n'y a rien à dire contre toutes ces dépenses légitimes, qui rapportent actuellement, et rapporteront dans un avenir prochain, de grands bénéfices aux citoyens. Seulement, il faut bien dire que le progrès de Montréal, au point de vue intellectuel, n'a pas été marqué par un avancement sensible.

Il n'y a pas de musées, pas de bibliothèques publiques, et les quelques salles de théâtre et de concert qui décorent la partie ouest de la ville ne sont pas précisément des monuments dont il faille se glorifier. De plus, les pièces qu'on y joue et les troupes de passage ne sont certainement pas de nature à relever le niveau moral du peuple. Il y a quelques jours, le rédacteur de la *Semaine Religieuse* attirait l'attention des édiles sur les placards indécentes que l'on voit affichés par toute la ville. Les autorités vont y mettre bon ordre, paraît-il. Ce n'est pas trop tôt.

* * *

Lorsqu'un étranger arrive à Montréal, il commence par visiter nos grandes bâtisses, et il est émerveillé de voir l'amoncellement de richesses de construction. Il est bien

étonné quelquefois de voir une maison à deux étages accolée à un édifice de six, mais c'est un détail. Invariablement il pose cette question à son cicerone :

— Où est la bibliothèque publique ?

Celui-ci, tout confus, lui répond que nous ne sommes pas encore rendus à ce degré de civilisation, et le visiteur garde une fâcheuse impression.

Nous avons déjà publié quelques articles à ce sujet, et nous sommes heureux de reproduire ici un article du *Moniteur du Commerce* :

Le pays le plus pauvre au monde en bibliothèques publiques est sans contredit la province de Québec.

Nous avons bien les bibliothèques du barreau ; mais c'est pour l'usage de la magistrature. Nous avons à Montréal quelques bibliothèques appartenant à des particuliers ou à des institutions particulières ; nous avons aussi la bibliothèque de l'Institut Fraser ouverte au public. Mais rien de tout cela ne possède absolument le caractère de la bibliothèque populaire.

La moindre petite ville aux Etats-Unis possède sa bibliothèque soutenue par la municipalité, où chaque citoyen peut aller puiser les renseignements dont il a besoin, soit pour son utilité particulière, soit dans l'intérêt général.

La province d'Ontario même est en avant de nous d'un siècle sous ce rapport.

Est-ce que chez nous on aurait peur que les gens s'instruisent ?

Craint-on que les mauvais livres pénètrent chez nous et y sèment le poison des doctrines qui pervertissent les cœurs ?

Quant à la crainte que le peuple s'instruise chez nous, on sait qu'elle existe chez certaines gens qui, pour le malheur du pays, vivent encore et jouissent d'une influence qu'il est du devoir de tous de miner tranquillement au moins, si on ne peut la détruire de suite.

Ce dernier paragraphe de notre confrère nous a rendu rêveur. Est-il bien vrai que ces gens-là existent ? Nous avons beau chercher, nous ne les trouvons pas, à moins que... mais, non, ce n'est pas possible. Voulez-vous préciser, monsieur le rédacteur du *Moniteur* ?

Si l'on redoute l'effet des mauvais livres sur l'esprit de la jeunesse, que l'on établisse une commission de censure composée mi-partie de membres du clergé et de citoyens instruits, intelligents et d'une moralité reconnue. Dans ces conditions une bibliothèque populaire deviendra un contre-poison efficace à l'énorme quantité d'ouvrages écœurants, anti-chrétiens et anti-sociaux, qui se débitent tous les jours ici au nez des autorités qui semblent ne pas s'en apercevoir ou qui laissent faire parce qu'elles ne savent pas mieux. La quasi-certitude de l'impunité a permis à certains industriels d'introduire ici un nombre incalculable d'ouvrages pornographiques entre autres qui font un mal terrible.

Avons-nous une police des mœurs ?

Encore, si l'on mettait autant de zèle à traquer les livres immoraux qu'on en met à traquer les vendeurs de boissons sans licence, les maisons de prostitution et les cochers qui font la course trop rapide, ce serait un commencement ; mais on n'en fait rien du tout.

La bibliothèque populaire, fondée et entretenue par la municipalité, voilà le remède à notre humble avis ; et l'un des plus grands services que les échevins de la cité de Montréal pourraient rendre à leurs concitoyens serait d'attacher leur nom, dès cette année, à l'établissement d'une semblable institution.

Nous ne nous étendrons pas sur les avantages précieux qu'elle offrirait à toute la population, tous le monde les connaît. Pour une pareille fondation il n'y aurait que les premiers frais qui seraient considérables ; chaque année ensuite il n'y aurait que peu de dépenses à faire relativement.

Nous soumettons cette suggestion au conseil-de-ville de Montréal, en le priant de lui donner sa considération immédiate.

En attendant qu'il y ait un commencement d'exécution, ne pourrait-il pas y avoir un règlement qui exigerait de chaque vendeur de livres ou de publications un catalogue et un extrait mensuel assermenté du catalogue des ouvrages offerts en vente ; ce serait un commencement pour enrayer la vente des livres immoraux que l'on rencontre si nombreux depuis quelque temps.

FEUILLETON

CHÈRE ADOREE

Le commandant, remonté sur le pont, s'occupe d'établir une communication avec le rivage. A cet effet, il ordonne à son second, le lieutenant Abbal, (1) de faire armer une embarcation et de se rendre à terre pour y fixer une ligne de sonde.

Le lieutenant Abbal triomphe de toutes les difficultés. Mais, au retour, son canot chavire, et un long temps s'écoule avant qu'il puisse gagner le bord, à la nage, avec ses hommes.

Il s'agit maintenant d'établir un va-et-vient entre le navire et la terre, à l'aide d'un cordage solide, une aussière. Cette entreprise, plus dangereuse encore que la première, est confiée au lieutenant Bouis, qui fait mettre une nouvelle embarcation à la mer.

En un clin d'œil, elle est entraînée au large par le courant, disparaît dans l'obscurité, et tout le monde, à bord la croit perdue.

On arme un troisième canot.

Il est englouti par une lame qui le prend en travers : deux hommes se noient, les autres parviennent à se sauver.

Enfin, la quatrième embarcation atteint la côte et les intrépides matelots qui la montent amarrent solidement l'aussière.

Le va-et-vient est dès lors établi entre le *Meikong* et la terre des Somalis. On peut entreprendre le sauvetage. Mais le commandant se décide à le retarder. Il trouve l'obscurité trop grande, la mer encore trop forte.

Les passagers, ceux du moins qui ont leur sang-froid, profitent de cette attente forcée pour faire quelques préparatifs, achever de s'habiller, entasser dans des sacs de nuit et des valises qu'ils espèrent pouvoir emporter leurs objets les plus précieux. De son côté, l'équipage s'occupe des provisions, des armes, des poudres, des voiles qui serviront à dresser des tentes, à faire une sorte de campement. Plusieurs passagers aident les matelots, et on voit aussi se joindre à eux les noirs habitants des chambres de chauffe qui n'apparaissent jamais sur le pont, dont la vie s'écoule près de leurs fournaises... éteintes maintenant. Ce sont des nègres d'Aden, engagés pour ce terrible service, auquel des Européens ne résisteraient pas. Presque nus, ils courent de tous côtés. Certains passagers, qui les auraient dédaignés pendant la traversée, les regardent avec plus d'intérêt.

(1) Ces noms propres, ces détails sont de la plus rigoureuse exactitude. Il ne s'agit pas ici d'un naufrage imaginaire, mais d'un naufrage, hélas ! très réel. Nous le racontons d'après des notes qui ont été communiquées sur le paquebot l'*Ara*, en vue du cap Guardafui, par M. Piquet, autrefois lieutenant de vaisseau, aujourd'hui gouverneur général de l'Indo-Chine.

Ils se disent, sans doute, qu'au moment du débarquement, ces noirs de la côte d'Asie les pourront protéger contre leurs frères, les nègres de la côte d'Afrique. Car, c'est maintenant la grande préoccupation de tous, de ceux du moins qui connaissent ces parages, par où dire : un seul voyageur, un français, M. Révoil, ayant osé, jusqu'à ce jour, pénétrer dans le Somal et vivre parmi ces habitants. Permettront-ils à des étrangers de descendre chez eux, et, s'ils le permettent, respecteront-ils leur vie ?

Quant aux marchandises, aux bagages, on en a fait le sacrifice. Pour empêcher le pillage, il faudrait des compagnies de débarquement, et le *Meikong* n'en a pas. Un navire de guerre ne pourrait même pas l'éviter : le commandant de l'*Aveyron*, transport de l'État, échoué au même point, a fait sauter son navire pour qu'il ne devint pas la proie des Somalis.

Du reste, que sauverait-on ? Le bruit se répand que la mer pénètre maintenant dans les cales des dépêches, des bagages et des vivres. Il faudra se contenter de quelques caisses de biscuits qu'on a eu le temps d'apporter sur le pont, et c'est alors la famine prochaine, une mort plus lente, voilà tout. Le désespoir est revenu, moins bruyant peut-être qu'à la première heure, aussi profond.

Ils ne paraissent pas pressés de se ruer sur le *Meikong* et de le dévaster. Peut-il leur échapper ? Si la mer grossit, elle le poussera encore plus près de la côte, et le pillage deviendra plus facile. Quelques-uns, cependant, plus impatients que les autres, gagnent le navire à la nage et y pénètrent par la coupée de tribord. Il est évident que cet exemple sera bientôt suivi et que tous ces sauvages prendront part à la curée. Après, qu'adviendra-t-il ? Le pillage du navire terminé, ne voudront-ils pas aussi dépouiller les naufragés ?

Donc, tout conseille de partir. Mais, quel chemin prendre ? Quel est le plus court, le moins dangereux ? Les officiers se consultent à ce sujet et interrogent l'horizon, lorsque tout à coup leur apparaît un homme, caché jusqu'alors par les rochers.

Il s'avance de leur côté, à grands pas, et M. Bouis, le premier lieutenant, croit reconnaître le commandant du *Glenartney*. Il ne se trompe pas : le capitaine Gulland, inquiet du sort des naufragés, s'est fait débarquer, et vient seul, sans escorte, au-devant d'eux. Il ne tarde pas à rejoindre le commandant Foache qui s'est empressé de marcher à sa rencontre, et les deux officiers, aussi émus l'un que l'autre, se serrent longuement la main. Les gens qui n'ont jamais quitté la terre ne pardonnent pas un naufrage, surtout lorsqu'il lèse leurs intérêts. Mais les marins sont indulgents entre eux ; ils savent que le hasard est pour beaucoup dans les accidents de mer ; que l'habileté, l'expérience ne suffisent pas toujours à les éviter, et ils se disent : " Lui aujourd'hui, moi demain."

Après un court entretien, les commandants décident le départ immédiat. Le capitaine anglais se charge de diriger passagers et matelots vers le point de la côte où il vient de mouiller son navire.

Mais, à peine la colonne commence-t-elle son mouvement, que les Somalis poussent des cris, brandissent leurs lances, leurs boucliers, et se rapprochent. Un des passagers, dont la tête est plus vive que celle de ses compagnons, tire de sa gaine un revolver qu'il a sauvé du naufrage, et fait mine de s'en servir.

Le commandant Foache l'aperçoit, accourt, lui saisit le bras, le désarme, et, d'une voix forte, déclare qu'il brûlera la cervelle de quiconque, matelot ou passager, se servira, sans que l'ordre en ait été donné, d'une arme à feu ou d'une arme blanche.

" Nous ne sommes pas en état de nous défendre, ajoute-t-il, la moindre imprudence peut nous faire tous massacrer. Mon devoir est de la prévenir et de la châtier, et je saurai remplir mon devoir pour le salut de tous."

La colonne continue à s'avancer lentement, suivie de près par les noirs de plus en plus hostiles. Quelques femmes, vêtues de jupes rouges, la poitrine nue, mais à moitié cachée sous des colliers et des amulettes, les ont rejoints, et semblent les exciter. Elles leur reprochent sans doute de laisser échapper cette proie vivante, cette épave humaine que la mer leur a envoyée, comme l'autre, comme le navire.

Ils vont peut-être se laisser convaincre, dépouiller les naufragés et les massacrer s'ils résistent, lorsque de l'autre côté du promontoire retentit un coup de canon. C'est le navire anglais qui, dans la crainte que son commandant ne trouve plus sa route, lui dit : " Nous sommes là, derrière ces rochers, écoutez et marchez vers nous." A de courtes distances, d'autres coups de canon succèdent au premier. La montagne voisine les répète. L'unique pierrier du *Glenartney* se multiplie, et les Somalis s'imaginent qu'un navire de guerre, un de ces grands vaisseaux armés, qu'ils ont vus quelquefois en croisière sur leurs côtes, vient au secours du *Meikong*.

Alors, ils s'arrêtent, forment différents groupes, de grands cercles, et délibèrent. Ils décident, sans doute, qu'ils n'ont plus de temps à perdre, que le pillage du navire naufragé ne saurait être retardé, qu'ils doivent s'emparer de leur proie avant qu'on essaie de la leur disputer... et, aussitôt, ils abandonnent ceux qu'ils suivaient, et reviennent sur leurs pas.

Débarassée de ses ennemis, moins effrayée, la petite troupe reprend sa marche, lente et pénible, sur les rochers, à travers les dunes, sous un soleil implacable. Beaucoup de passagers, pour remplacer leurs chapeaux qu'ils n'ont pu retrouver dans le désordre du naufrage, se sont entouré la tête de linge ou de vêtements. D'autres, pieds nus, se traînent sur le sable brûlant comme un fer rouge, et sur les fragments de roches, autant de clous et d'aiguilles dont la plage est couverte. On dirait une longue file de blessés. Ceux qui le sont vraiment, qui ont été meurtris sur les brisants, à l'heure du sauvetage, quelques malades, des femmes, des enfants, sont soutenus, portés par des matelots dévoués et les nègres d'Aden, restés fidèles aux Européens, partageant leur sort.

Le commandant Foache, le capitaine anglais, M. Gulland, le premier lieutenant Bouis, le second lieutenant Abbal, le commissaire du bord M. Henry, l'agent des postes M. Barrabant dont l'énergie a été très remarquée dans cette affaire, font dix fois plus de chemin que les autres. Ils courent sans cesse le long de la colonne pour presser ceux-ci, encourager ceux-là, secourir les faibles. Le dernier de ces officiers, le commissaire Henry, est victime de son dévouement ; il tombe tout à coup, foudroyé par le soleil. Quelques minutes après, un passager de Calcutta, que le *Meikong* avait embarqué à Ceylan, M. Arathoun, tombe aussi, mortellement atteint par une insolation. On constate leur mort. On essaye, un instant, de traîner leurs cadavres, puis on est obligé de les abandonner, après les avoir, à la hâte, enterrés dans le sable.

Les autres, emportés par les vagues, au commencement de la nuit, ont eu la mer pour linceul. Personne ne pourrait dire le nom de ces premières victimes. On n'a pas encore eu le temps de faire l'appel des passagers et de l'équipage. Les parents, les amis sont parvenus à se retrouver et à se réunir. Mais les mères qui voyageaient sans leurs enfants, les femmes sans maris ; ceux-ci et celles-là qui recherchaient à bord la solitude et vivaient inconnus, presque ignorés, ont disparu sans qu'on le sache. Les vivants ne comptent les morts que le danger passé, la bataille finie, lorsqu'ils sont bien sûrs de vivre eux-mêmes.

Enfin le cap est doublé : après avoir franchi une longue et dernière ligne de dunes et de rochers, la colonne débouche sur une plage, et tout à coup elle aperçoit le navire anglais mouillé au large, à cinq cents mètres environ. Aussitôt

des cris, des hurrahs, des mouchoirs, des chapeaux qui s'agitent.

On s'empresse trop de se réjouir; un nouveau danger menace les naufragés. Les Somalis de la côte située au nord du cap Guardafui, n'ayant pas assisté au naufrage du *Meikong*, ignorent que là-bas on peut piller, dévaster un navire perdu, abandonné. Mais, accourus au bruit du canon, ils aperçoivent le *Glenartney*, et, réunis sur le plage, ils prient leurs dieux de leur livrer cette belle proie. Leur prière est interrompue par l'arrivée des naufragés. Ils se retournent étonnés, puis, d'instinct, obéissant peut-être à l'ordre de quelque chef, ils barrent le passage à la colonne en marche. Pour gagner la mer, atteindre la crique où elle doit s'embarquer, elle devra d'abord traverser cette noire barrière vivante qui se dresse devant elle.

Mais, à bord du navire anglais, on a vite compris ce qui se passe. Le second commandant met aussitôt toutes ses embarcations à la mer. Il y fait descendre ses meilleurs matelots, les arme de son mieux, et leur ordonne de pousser à terre.

Les Somalis, effrayés par ces embarcations qui s'avancent en bon ordre, ce grand navire qui veille sur elles et le canon toujours grondant, craignent de se trouver pris entre deux feux, et, prudents comme tous les noirs, se séparent, courent à droite et à gauche, laissent passer l'équipage du *Meikong*.

Un dernier effort et tous les naufragés gagnent la plage. Des matelots les embarquent précipitamment. D'autres tiennent les noirs en respect. Dès qu'une embarcation est pleine, vite au large, puis au *Glenartney*, où elle dépose son chargement pour venir en prendre un autre.

Il ne reste plus à terre que l'équipage du *Meikong* et les deux commandants, le Français et l'Anglais, le sauveur et le sauvé. Leur embarquement est difficile, périlleux. Les Somalis veulent l'empêcher, s'emparer des embarcations. Mais, depuis que les passagers sont à l'abri de leurs coups, on ne les craint plus autant, et on les menace quand ils menacent, on les frappe quand ils frappent.

Le dernier canot, monté par le commandant Foache et ses officiers, parvient à quitter la terre.

Lorsque tout le monde fut à bord du *Glenartney* et que des soins eurent été donnés aux malades et aux blessés, le commandant Foache fit l'appel de son équipage et de ses passagers.

Cinq personnes seulement ne répondirent pas : les deux matelots noyés pendant le sauvetage, le commissaire Henry, M. Arathoin de Calcutta, et la passagère dont nous avons parlé au commencement de ce récit, qui vivait à bord, loin de tous, perdue dans ses pensées et ses tristesses.

A quel moment avait-elle péri? Dès la première heure, sans doute, lorsqu'on entendit un grand cri et qu'on vit la mer rouler et emporter une masse noire. C'était bien elle dans ses vêtements de deuil.

Au moment où le second du *Meikong* allait inscrire son nom sur la liste des absents et des morts, le commandant l'arrêta et lui dit :

— Le nom qu'elle portait n'est pas le sien. Je vous dirai son vrai nom qu'elle m'a confié. Laissez un blanc.

A dix heures et demie du soir, le *Glenartney* reprit sa route pour Aden, où il arriva le 20 juin 1877.

IV

Très loin de la côte d'Afrique et du pays des Somalis, en Europe, dans le centre de la France, sur la route de Clermont-Ferrand à Royat-les-Bains, s'élève une villa bien connue des malades, des pauvres et des enfants. C'est la résidence, de juin à octobre, du docteur X....., autrefois médecin des hôpitaux, professeur à l'École de médecine,

aujourd'hui membre de l'Institut, officier de la Légion d'honneur et d'une foule d'ordres étrangers qu'il n'a jamais ni demandés, ni portés, mais qui sont venus à lui naturellement, parce que l'Europe a voulu, elle aussi, lui payer son tribut d'admiration et de reconnaissance.

Se sentant un peu fatigué, vers sa soixante-dixième année... on l'est souvent plus tôt et on le serait à moins... le docteur ou plutôt le professeur X..... a fait le serment de se reposer pendant trois mois de l'année, loin de ses clients, de ses élèves et de ses collègues, en Auvergne, son pays natal. Ce n'est pas sans remords que ce grand travailleur à résolu de prendre de si longues vacances. "Que deviendront mes malades? Ils auront le temps de mourir cent fois," disait-il à sa sœur, la seule et unique compagne de sa longue existence. Mais celle-ci lui répondait : — Ils mourront bien plus sûrement si tu les abandonnes tout à fait, en mourant toi-même... et si tu continues... — Baste! la force de l'habitude! Il n'y a pas de danger. — Pour toi, c'est possible; mais pour moi.... Tu es malade? — Je suis fatiguée. — A soixante ans; tu plaisantes! Si encore tu avais mon âge! — Vous êtes un homme et je suis une femme. — Oh! une vieille fille, ce qui n'est pas la même chose. Ce sont les enfants qui fatiguent. Tu n'en as jamais eu. — Vraiment! Et toi, ne t'ai-je pas soigné, toute ma vie, comme un fils? N'as-tu pas toujours été mon grand puis mon vieil enfant? Qui a dirigé ta maison depuis tant d'années? Qui t'a aidé à tenir ton rang, à donner des soirées, des dîners? J'aurais bien voulu te voir dresser un menu et faire les honneurs de ton salon... Et tes comptes! Tu aurais oublié d'inscrire tes consultations, tes visites, d'envoyer la note de tes honoraires, et tu serais aujourd'hui aussi pauvre qu'à vingt ans... Ah! je n'ai rien fait! C'est moi, au contraire, qui t'ai fait ce que tu es, ingrat! Je veillais à tes côtés quand tu travaillais. Je remontais ton courage quelquefois défaillant au début. J'éloignais de toi les petites difficultés, les petites misères de la vie. J'aplanissais ta route pour te permettre de ne pas regarder à tes pieds, de voir plus haut, de suivre tes belles pensées... Oui, oui, sans moi, aux prises avec l'existence terre à terre, tu serais peut-être resté tout petit, et tu es grand, très grand, mon frère bien-aimé... Et tu me refuses le droit de me reposer, de me donner enfin un petit congé, d'aller respirer le bon air de nos montagnes, dans notre chère maison si longtemps fermée. — Non, je ne refuse pas, du moment qu'il s'agit de toi et de ta santé... Soit! Nous partirons l'été prochain. Je prendrai des vacances. Tant pis pour mes clients! Toi d'abord... et puis, il y a peut-être aussi des malades en Auvergne, dans le Puy-de-Dôme. — Que dis-tu? Reprendre, là-gas, ta vie de Paris? Je te le défends absolument. Plus de clientèle, plus de travail... le repos complet, jure-le.

Il le jura pour se débarrasser d'elle. Mais, à peine s'était-il installé depuis quinze jours dans les environs de Clermont, qu'un médecin de la ville vint le supplier de donner son avis dans un cas très grave. . . et il fit plusieurs lieues pour le donner. Cette première consultation en entraîna une seconde, et aux consultations succéderent les visites. Comment refuser un conseil, un petit bout d'ordonnance à ses belles clientes parisiennes que lui-même il avait envoyées à Royat prendre les eaux? S'il ne s'était encore agi que des Parisiennes! Mais, bientôt, les Clermontoises et les Clermontois, apprenant son arrivée dans le pays, vinrent frapper à sa porte, le sollicitèrent de toutes parts. Les pauvres s'en mêlèrent aussi. Cela devait être : ne passait-il pas pour les préférer aux riches?

Et sa sœur, malgré le serment exigé et obtenu, ne disait rien, ne protestait pas, le laissait vivre à la campagne, en pleines vacances, comme il vivait à Paris. Pourquoi? C'est qu'elle fermait les yeux sur la conduite de son frère, pour qu'il ne songeât pas à s'occuper de la sienne. Oui, elle se sentait en faute : à cette vieille fille de soixante ans, une

folle passion était tout à coup venue. En revoyant les lieux où s'était écoulée sa jeunesse, à l'air du pays, au vent de la montagne, son cœur avait battu très fort. Son amour maternel pour son vieux savant de frère, pour son vieil enfant, ne lui avait plus suffi, et elle s'était mise à aimer. . . tous les autres enfants, rencontrés dans les rues, dans les champs, tous les jeunes Auvergnats et Auvergnates du voisinage. Peut-être chérissait-elle depuis longtemps, depuis . . . toujours, en silence, en secret, les tout petits. Mais, à Paris, le temps lui manquait pour s'en occuper, les soigner, les gâter. Maintenant, elle avait des loisirs, et elle pouvait donner libre cours à son vice.

Et c'est ainsi qu'elle pardonnait au vieux docteur ses malades, pour qu'il lui pardonnât ses enfants. Ils n'avaient ni l'un ni l'autre la franchise de se dire : "Tu fais ceci ; moi je fais cela. Tu donnes des drogues ; moi des jouets et des bonbons. Tu tâtes le pouls, tu auscultes ; moi j'embrasse et je caresse. Chacun son goût ; fais ce qui te plaît et laisse-moi faire ce qui me convient." Non, ils essayaient de se tromper. Le docteur, toujours absent, soutenait qu'il se promenait, qu'il ne faisait aucune visite, qu'il ne donnait aucune consultation ; et elle, de son côté, affectait de ne pas aimer les enfants, de ne pouvoir même les souffrir.

Pourquoi mentir ainsi ? Parce que si elle avait laissé lire dans son cœur, si on avait pu deviner comme il était tendre, bien ouvert à l'amour maternel, le docteur se serait dit : "Elle a renoncé à sa vocation, manqué sa vie, à cause de moi, pour ne pas me quitter, afin de mieux me soigner. Elle l'a mérité pour être femme et pour être mère. Je suis un misérable d'avoir accepté son sacrifice."

Mais elle était si adroite à le tromper, et, en même temps, elle profitait si bien de ses absences : dès qu'il annonçait son projet de faire une promenade à pied ou en voiture, de pousser dans la montagne jusqu'à Fontanas, jusqu'à Pontgibaud, ce qui voulait dire qu'il y avait là-bas une misère, une souffrance à soulager, et qu'il ne rentrerait que tard, très tard, aussitôt Mlle X. . . ., maîtresse de son temps, libre de satisfaire ses passions, envoyait chercher par sa femme de chambre, sa confidente et sa complice, une demi-douzaine de petits enfants, garçons et filles, toujours prêts à venir passer la journée dans une maison où on les bourrait de gâteaux, où on s'ingéniait à les amuser, et dont ils parlaient le soir, à l'approche du docteur, les poches pleines de petits présents pour eux et leurs familles.

La passion n'est jamais satisfaite : aussi Mlle X. . . , malgré toutes ses infidélités à son frère, à son vieil enfant, autrefois le seul aimé, n'avait-elle qu'une pensée : le tromper plus complètement, profiter d'une longue absence pour réunir un plus grand nombre d'enfants et leur donner une véritable fête préparée, bien ordonnée, qu'un retour trop brusque ne viendrait pas troubler. Mais, hélas ! le docteur ne sortait jamais d'un certain rayon. Ses plus longues tournées lui prenaient quelques heures seulement. Il ne découchait pas, comme l'aurait tant voulu son impudique sœur.

Certain été, cependant, vers la fin d'août 188 . . . , elle put espérer se livrer à ses débordements. Une des plus sympathiques clientes du docteur, presque une amie, lui écrivait pour le supplier de venir à Paris voir sa fille et se prononcer sur la maladie grave dont elle était atteinte. "Vous seul, qui la connaissez depuis son enfance, pouvez la sauver. disait cette mère éplorée. Faites un effort, venez à nous. Conservez-moi mon unique enfant."

— Je ne puis pas refuser, dit le docteur X. . . en passant la lettre à sa sœur ; et il ajouta de ce ton brusque, impérieux, autoritaire, que prennent souvent les faibles, ceux qui ont peur de céder à une autre volonté : "Je partirai ce soir, par l'express de huit heures. Donnez des ordres, je vous prie, pour qu'on apprête ma valise."

Il s'attendait à des observations, à des remontrances :

"Comment, à votre âge, cent lieues en chemin de fer pour aller, cent lieues pour revenir ; vos vacances interrompues, votre repos troublé ! Quoi ! vos clientes osent vous pourchasser jusqu'ici. C'est intolérable. Vous ne partirez pas. Je m'y oppose." Très douce, très calme, Mlle X. . . dit, au contraire, en rendant la lettre :

— Oui, tu ne peux pas faire autrement. Je vais donner des ordres. Quand reviendras-tu ?

— Je puis être ici après-demain matin.

— Y penses-tu ? Deux nuits blanches ! Non, il faut coucher à Paris, t'y bien reposer, et profiter de ce voyage pour faire quelques visites, quelques courses, un petit tour à l'Institut, où l'on a besoin de toi. . . Et puis songe à Mme. Viliers. . . Tu lui as promis de lui trouver une place de lectrice ou de dame de compagnie, auprès d'une de tes clientes. . . C'est important, cela, et pressé. La pauvre femme n'est pas riche, elle ne peut guère attendre.

Ils ne connaissaient Mme. Viliers que depuis le commencement de l'été, et déjà ces braves cœurs lui étaient tout dévoués. Qui était-elle au juste, d'où venait-elle ? Ils n'en savaient trop rien : elle parlait fort peu, se montrait très réservée, très discrète. Mais elle inspirait, à première vue, tant de sympathie, elle paraissait tellement souffrir de corps et de cœur qu'ils ne lui en avaient pas demandé davantage. Le docteur la soignait de son mieux, avec sa science profonde, essayait de lui reconstituer un sang appauvri, une santé compromise, tandis que Mlle X. . . de son côté, tâchait de remonter un moral abattu, de faire revivre un cœur qui ne voulait plus vivre.

Touchée de l'intérêt, de l'affection qu'ils lui montraient, Mme Viliers avait fini par avouer qu'elle était sans fortune, que ses dernières ressources, consacrées au voyage et au traitement de Royat, s'épuisaient, et qu'elle ne savait trop ce qu'elle deviendrait si elle ne trouvait pas un emploi, une place. "Nous vous chercherons cela," avait dit le docteur, et c'était cette promesse que Mlle X. . . lui rappelait.

Démarches auprès de ses clientes pour obtenir cette place, consultations, visites, un tour à l'Institut, une petite promenade, peut-être, du côté de l'École de médecine, tout cela prendrait deux jours, et comme on était le 23 août, il fut convenu que le docteur ne reviendrait que le 26.

Il se mit en route le soir même, comme il l'avait dit. Mais, après l'avoir tendrement embrassé, Mlle X se sentit prise de remords : ne l'avait-elle pas laissé partir trop facilement ? N'avait-elle pas même encouragé ce voyage, pénible, peut-être dangereux, pour son vieil enfant ? Elle se consola bientôt, en songeant à son autre famille, dont elle allait faire le bonheur pendant deux grandes journées. Comme ce voyage était arrivé à propos ! Le surlendemain, 25 août, la Saint-Louis, saint Louis roi, un roi devenu un saint pour avoir beaucoup protégé, beaucoup aimé les faibles et les petits. Elle allait l'honorer, le fêter comme il désirait certainement l'être, en réunissant autour d'elle, pour les choyer, tous les petits pauvres qu'elle pourrait récolter.

La journée du 24 fut employée aux préparatifs de la fête du 25. Elle rangea dans le salon, sur les tables, la cheminée et les consoles, une foule de jouets, d'objets dont elle s'était depuis longtemps munie pour la première bonne occasion. On tirerait une grande loterie où chacun gagnerait quelque jolie chose, en rapport avec son âge, ses goûts et sa situation. Oh ! elle tricherait, parce que, si elle laissait faire le hasard, il serait bien capable de donner des poupees aux garçons, des boîtes de soldats aux petites

VI

Lui suivait la route de Clermont à Royat, et traversait cette jolie ville d'eau sans s'arrêter, très alerte, agitant sa canne, fredonnant un vieil air du quartier Latin, saluant de

droite et de gauche, ici quelque baigneuse parisienne qui se rendait à la source Eugénie, là un confrère ou un compatriote ; plus loin, devant l'hôtel de France et d'Angleterre, ralentissant le pas pour donner une pièce de monnaie à un pauvre, son client, bien entendu : "Surtout ne va pas boire cet argent. Tu dois l'employer aux remèdes que je t'ai prescrits." Car il ne lui suffisait pas de soigner gratis, il payait aussi le pharmacien, qui, à la fin de son séjour à Clermont, lui présentait des notes gigantesques.

Il trouva Mme Viliers dans la petite maisonnette qu'elle occupait, au sortir du vieux Royat, près du sentier qui conduit au bois de la Pauze.

— Je viens déjeuner avec vous, lui dit-il, dès qu'elle eut accouru à sa rencontre.

— Oh ! quel bonheur, docteur !

— Surtout pas de façons... et vite, j'ai une faim !

— Très bien, docteur. Vous n'attendrez pas... Permettez-moi seulement de donner un ordre à la femme du pays qui fait mon modeste ménage.

— C'est cela, dépêchez. J'ai à vous parler. Des choses importantes.

Quand elle revint, quelques instants après, il lui dit :

— J'arrive de Paris, où je me suis occupé de vous.

— Ah ! vraiment, merci... Mais vous n'avez encore rien trouvé ?

— Au contraire. Je trouve toujours quand je cherche... J'ai votre affaire.

— Une place de dame de compagnie ?

— Quelque chose d'approchant... une place d'institutrice dans une excellente maison.

— Des enfants ! fit-elle tristement et comme désappointée.

— Oui, reprit-il, sans s'apercevoir de l'effet qu'il avait produit ; deux enfants : un garçon et une fille.

— Quel âge ?

— Onze et treize ans, m'a-t-on dit.

Toujours avec tristesse, elle répéta :

— Onze et treize ans !

Puis elle ajouta :

— Ils habitent Paris ?

— Oui, Paris, si vous placez Auteuil dans Paris. Leur villa est fort jolie et à deux pas du Bois de Boulogne.

Cette fois encore, elle rédit ces mots :

"Auteuil, près du bois de Boulogne."

— Oui. Est-ce que ça vous gêne de demeurer dans ce quartier ? demanda le docteur avec sa brusquerie habituelle.

— Non, pourquoi cela me gênerait-il ?... Les enfants dont vous parlez ont sans doute leur père et leur mère ?

— Leur père seulement. Leur mère est morte il y a quelques années.

— Ah ! quelques années !... Alors il n'y a pas de femme dans la maison ? L'institutrice se trouverait seule avec le père et les enfants ?

— Non. Il y a une belle-mère.

— Une belle-mère !

ADOLPHE BELOT.

(A suivre.)

LE RETARDATAIRE

Nous offrons une récompense honnête à la personne qui nommera sans hésiter le *Retardataire* Canadien répondant exactement au signalé suivant :

"On chercherait en vain dans les naturalistes même les plus récents, une bonne description du *Retardataire*. Cette espèce n'était connue ni de Buffon, ni de Cuvier,

ni de Lacépède. Et, chose étrange, le Jardin des Plantes, placé cependant sous une direction si intelligente, riche en singes et en serpents, n'a pas un seul échantillon, ni vivant, ni empaillé, ni fossile, de ce singulier produit de la création.

"Il y avait donc là, dans la science, une lacune capitale à combler. Devenu spécialiste par l'étude que j'ai faite depuis plus de vingt ans de ce curieux bipède, je vais donner ici tous les caractères généraux qui constituent sa nature, et ceux qui le distinguent des autres mammifères de ce genre répandus dans les deux mondes. Seulement, je ne crois pas céder à une prétention trop vaniteuse en réclamant la priorité pour ce travail.

"Le *Retardataire* naît de père et de mère à la façon de nous tous ; et la nature lui a donné, quand il vient au monde, comme à tous les hommes, le visage droit, placé du côté de la poitrine, pouvant regarder en haut, *os sublimé dedit*, et les pieds tournés dans la même direction. Mais par une déviation inexplicable d'après toutes les lois physiologiques connues, déviation qui a lieu surtout dans notre vieille Europe, quand le *Retardataire* a passé l'adolescence, on voit imperceptiblement son cou se retourner sur l'une des épaules et son visage se fixer enfin dans l'aplomb de l'épine dorsale, sans qu'il ait jamais le moindre désir de voir et de marcher devant lui, comme tous les bipèdes. Car à mesure que la tête se retourne en arrière, le mouvement des pieds s'opère dans le même sens, et cet organe capital de locomotion remplace le talon de l'homme, de manière à lui permettre d'aller perpétuellement en arrière avec une facilité merveilleuse.

"C'est là le caractère physique d'une incroyable bizarrerie, qui constitue la nature des *Retardataires* : regarder derrière soi, marcher derrière soi.

"Cette déviation anormale du corps répond à une déviation intellectuelle. L'autopsie de quelques individus a montré dans le crâne un phénomène singulier. Il y a un lobe du cerveau, chez le *Retardataire*, où l'opération de la raison, comme celle des pieds et du visage, se fait au rebours des autres cerveaux humains. Les choses se voient là autrement que nous les voyons. La ligne droite paraît une courbe, l'immobilité est prise pour le mouvement, et la partie constitue le tout. Je puis citer le crâne d'un individu célèbre, Joseph de Maistre, où ce lobe était très remarquable, et je recommande aux anatomistes curieux de pareilles difformités le crâne de Louis Veuillot où se verra à l'œil nu cette monstruosité intéressante.

"Ajoutons ce trait caractéristique que tous les individus de l'espèce, bien loin d'éprouver une souffrance de cet état exceptionnel, au milieu de notre civilisation moderne, en ont une satisfaction incroyable, et s'en vantent avec orgueil. Jamais ils ne se blessent qu'on leur présente le miroir, et ils se tiennent, dans leur estime, pour les créatures de Dieu les plus perfectionnées. Bien différents des tardigrades auxquels on penserait qu'ils devraient appartenir, ils ont une ardeur fébrile dans leurs mouvements en arrière. Ce sont les moins paresseux de toutes les espèces vivantes. Plus ils reculent loin en toutes choses, plus il leur semble qu'ils font progresser le vrai et le bien sur la terre. Étrange dans son attitude et dans sa marche, car il se tient toujours la tête et les yeux baissés, marmottant quelques oraisons, le *Retardataire* ne l'est pas moins dans son accoutrement. Au siècle dernier, il engluait de pomnade sa chevelure et la couvrait de poudre. Ce n'est qu'avec désespoir, et pour ne pas être suivi des gamins dans la rue, qu'il a renoncé à ce procédé innocent de paraître respectable, mais il entend bien que ce soit là le dernier sacrifice fait à la civilisation.

Si vous êtes réellement amateur d'une tasse de bon **THÉ** ou d'excellent **CAFÉ**
Approvisionnez-vous chez

EDMOND & BELHUMEUR.

No. 141 RUE SAINT-LAURENT,
Bâtisse DRAPEAU & SAVIGNAC.

TRUDEL & DEMERS

—LIBRAIRES, PAPETIERS—
Fournitures de Bureau.
1611 RUE NOTRE-DAME,
MONTREAL.

ARCHAMBAULT

Photographie Artistique

1662 RUE NOTRE-DAME,
MONTREAL.
Spécialité de portraits grandeur nature au pâste et crayon.

Drs. MATHIEU ET BERNIER
CHIRURGIENS-DENTISTES

112 CHAMP-DE-MARS,
MONTREAL.

Extraction de dents sans douleur au moyen des procédés les plus perfectionnés.

J. V. THEORET

AGENT D'ASSURANCE
FEU, VIE ET ACCIDENTS.

ARGENT PRÊTÉ SUR IMMEUBLES.
PROPRIETES A VENDRE
349-RUE DELISLE-349
MONTREAL.



AVANT. APRES.

GEORGE VIOLETTI

Fabricant et Importateur **D'Instruments de Musique**
Harpes à vendre et réparations de toutes sortes.
635 rue Notre-Dame, - **MONTREAL.**

ALCIBIADE BEIQUE,

Organiste de Notre-Dame,

Professeur de **PIANO** et d'**ORGUE,**
39a rue St. Denis, **MONTREAL.**

TRADUCTIONS de l'anglais en français, et du français en anglais; réductions de pétitions, soumissions, rapports, etc., etc., corrections d'épreuves, etc., etc.

Les personnes qui seraient dans le cas de faire faire des travaux de ce genre sont priées de s'adresser par lettre à la

Boite 324, Bureau de Poste,

MONTREAL, QUE.

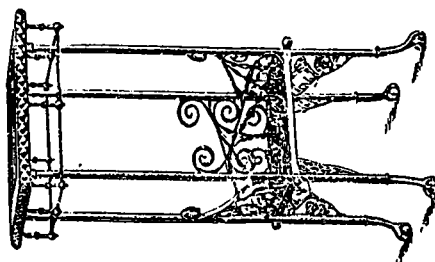
RENAUD, KING & PATTERSON

652 RUE CRAIG, N

FABRICANTS DE

Meubles de Fantaisie et de Gout.

Meubles de toutes sortes faits sur commandes, aussi en main un immense stock de meubles de toutes sortes à des prix très modérés.



EDITEUR ET **EDMOND HARDY** IMPORTATEUR

Musique en feuilles, Partition; Recueils de Melodies et Chansons
d'Operas,
1615 Rue Notre-Dame, - **MONTREAL.**

NOUVEAUTES MUSICALES,

MUSIQUE VOCALE.

Valse des Papillons (Vandergeten)...60 cts.
La mémo à deux voix ".....60 "
Santitas, Valse espagnole, (Corbin) pour soprano ou ténor.....60 "
Poème des Souvenirs, recueil de 10 jolies mélodies pour chant et piano par E. Weiler.....\$1.00

MUSIQUE POUR PIANO.

Au Ronet, (Godard).....60 cts
Les Voix de la Cathédrale, fantaisie, (Frisque).....60 "
Valse du Ballet Michel Strogoff (Grogant).....50 "
Roesignol et Fauvette, masurka de concert, (Lahaye).....75 "

En vente chez **EDMOND HARDY**, marchand et importateur de Musique et d'Instruments. Seule agent au Canada pour la célèbre maison Malillon de Londres et Bruxelles. 1616, N.-Dame, Montréal.

LA LOTERIE DE LA PROVINCE DE QUEBEC
AUTORISÉE PAR LA LÉGISLATURE

Tirages 6 et 20 AVRIL, 1892

3134 LOTS

VALANT \$52,740.00

GROS LOTS

VALANT \$15,000.00

Le Billet - - - - - \$1.00
11 Billets pour - - - - - \$10.00

↳ Demandez les circulaires.

NOMENCLATURE DES LOTS

1 Lot valant.....	\$15,000.00	\$15,000.00
" "	5,000.00	5,000.00
" "	2,500.00	2,500.00
1 " "	1,250.00	1,250.00
2 Lots " "	500.00	1,000.00
5 " "	250.00	1,250.00
25 " "	50.00	1,250.00
100 " "	25.00	2,500.00
200 " "	15.00	3,000.00
500 " "	10.00	5,000.00

LOTS APPROXIMATIFS

100 Lots valant.....	\$25.00	\$2,500.00
100 " "	15.00	1,500.00
100 " "	10.00	1,000.00
999 " "	5.00	4,995.00
999 " "	5.00	4,995.00
Lots valant.....		\$52,740.00

S. E. LEFEBVRE, Gerant,
81, rue St-Jacques, Montréal, Canada